Joëlle Goron

Cette maison me rendra folle

Flammarion

Extrait de la publication

Cette maison me rendra folle

Joëlle et Éric, son mari, sont deux vrais fous de maisons. Ils ont le virus. Après la bâtisse en banlieue et la fermette normande, la fièvre ne les lâche pas. Ils se lancent dans un projet insensé : construire de A à Z, sur un terrain pentu de la côte de l'Esterel, ce qui sera la Maison de leurs rêves.

Alors les ennuis commencent. Magazines de déco trompeurs, maisons-témoins sinistres, devis contradictoires, architectes illuminés ou têtus, entrepreneur dépressif, maçon jouant la fille de l'air avant le « hors d'eau »... rien ne leur est épargné.

Faut-il ou non une piscine ? Doit-on échanger cacahuètes et apéritif avec des voisins ? À quoi sert-il de hanter les « vide-greniers » ? Plus proche de Laurel et Hardy que de Le Corbusier, le couple se pose, entre autres, ces questions existentielles. Son histoire, confondue avec celle d'une maison improbable, rejoint le « fantasme manoir » de tout le monde. Elle est triste à pleurer de rire.

Joëlle Goron

© Frédéric Morellec/Flammarion

Scénariste et journaliste, Joëlle Goron a participé à l'émission de Christine Bravo, Frou Frou, *et collabore, sur France-Inter, à* Rien à voir.
Elle a publié un roman chez Flammarion, Fin octobre, *et deux recueils de chroniques* Je râle pour vous *et* Je persiste et râle pour vous.

9 782080 672582
FF 7258-00-II

Couverture :
Illustration Joelle Jolivet
104,00 FF

Flammarion

Cette maison me rendra folle

Extrait de la publication

Du même auteur

Fin octobre, Flammarion
Je râle pour vous, Michel Lafon
Je persiste et râle pour vous, Michel Lafon

Extrait de la publication

Joëlle Goron

Cette maison me rendra folle

Flammarion

Extrait de la publication

Avec le soutien du

www.centrenationaldulivre.fr

©Flammarion, 2000
ISBN : 9782081301900

À Éric, évidemment. Avec tout mon amour.
Ainsi qu'à Arnaud, Zoé et Léonie.

« Ma maison... oui, il y a ma maison. Elle n'est pas prête. Mais ça n'a aucune importance. S'il le faut, je l'habite avec une lampe à pétrole, deux matelas et nos maillots de bain. C'est charmant, vous verrez. »

Colette. Guerrevieille, juillet 1926.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le virus maison : ça s'attrape ou on naît avec ?

Extrait de la publication

Extrait de la publication

J'ai cinq ans. Et plein de questions dans la tête. Métaphysiques forcément. Je veux savoir pourquoi Jésus sur la croix porte une jupette, pourquoi les chiens qu'on aime vivent moins longtemps que nous et pourquoi on fait de la soupe au potiron et pas au Carambar.

Ce jour-là, j'enchaîne avec une interrogation qui me préoccupe beaucoup.

— Maman, qui c'est le chef ici ? C'est toi ou c'est papa ?

— Ça dépend pour quoi, répond maman. À la boutique, c'est moi, au fournil, c'est ton père.

Et elle croit que je vais me contenter de ça ? Tout en finissant de rogner méticuleusement un dernier bout d'ongle qui avait échappé à ma surveillance, j'insiste. Elle s'énerve, d'autant qu'un client vient d'entrer dans la boulangerie et qu'ici le client est roi. Je la suis derrière le comptoir.

Pour se débarrasser de moi, elle ajoute :

— En tout cas, quand tu es insolente avec

Extrait de la publication

tes questions, ton père et moi on est toujours d'accord.

Je hausse les épaules. Bien haut. Jusqu'aux oreilles. Ça agace beaucoup les parents, j'ai remarqué.

Elle ne comprend rien, cette femme-là. Ce n'est pas une raison pour se décourager.

— Dis maman, qui c'est qui décide de mettre la table au milieu et le buffet sur le côté ?

Réponse : « T'as rien à faire ? Tu n'as pas de devoirs ? » Normale, sa réaction. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de buffet et de table ? Comme si ça avait une importance dans une maison où on se lève à cinq heures du matin et où on se couche à minuit ivre de fatigue.

Mais moi, j'ai cinq ans. Je veux qu'on réponde à ma question. Ma mère rend la monnaie à son client chéri.

— Mais si on veut changer les meubles de place ?

Franchement, je la fatigue.

— Ici on ne change pas les meubles de place. On n'a pas le temps de jouer à ça. On a autre chose à faire. On travaille.

— Et si moi je veux mettre les chaises ailleurs ?

— Ce qui est sûr, répond maman-la-boulangère, sur un ton qui m'invite fermement à déguerpir, c'est que toi tu ne décides de rien du tout. Tu feras ça quand tu seras chez toi.

Et toc.

Merci maman. J'ai trouvé ma vocation : être grande et avoir une maison.

Pour l'instant, il va me falloir être patiente mais c'est fou ce que l'enfance paraît longue à qui veut faire ce qui lui plaît.

Quand je serai grande, je changerai les meubles de place et je me débrouillerai pour trouver un mari qui jouera à ça avec moi. Voilà la scène primitive, comme disent les psychanalystes. Qui explique ma passion absolue, obstinée et imprudente pour les maisons.

Donc creusons au marteau-piqueur dans mon inconscient. Après tout, n'importe quel psychothérapeute ne parvient-il pas à dénicher des excuses au moindre petit voyou qui a dépecé sa grand-mère sous prétexte qu'elle lui a refusé le croûton de la baguette ? Je ne vois pas au nom de quoi on refuserait l'absolution à ma pathologie à moi qui plante ses racines dans un fournil.

Je m'explique. J'ai passé toute mon enfance dans une arrière-boutique de boulangerie-pâtisserie. Pour les étrangers à ce type de commerce, j'apporterai donc quelques précisions au décor dans lequel j'ai grandi.

Une arrière-boutique, comme son nom l'indique, c'est derrière la boutique. Et, si la boutique présente bien et brille de tous ses feux,

l'arrière-boutique n'est que sa cousine glauque où on entasse et où on empile.

C'est moche, sombre et sinistre.

Et c'est là que petite fille, j'ai fait mes devoirs. Pris mes repas. Lu. Ou joué. Entre des grilles à gâteaux, des panetières, un vieux frigo, des seaux renversés pour s'asseoir dessus, une toile cirée trouée jetée sur des caisses en guise de table et un évier ébréché. Vous me direz, il y a pire.

Effectivement, quand mes copines de classe, l'estomac gargouillant de convoitise, franchissaient la porte de l'arrière-boutique, elles entraient au paradis. Circuler entre les étagères d'éclairs au chocolat, les bacs à glaces et les rangées de babas, en se goinfrant enfin de gâteaux à l'œil vous octroie un regard plus indulgent sur ce qui vous entoure.

Qu'est-ce qui ressemble plus à une image de livre d'enfants qu'une boutique de pâtissier ? Certes, le tableau est quasiment mythique et appétissant.

Elles, ce décor leur plaisait beaucoup. Ne manquait que le prince charmant en barboteuse et collant blanc. J'en connais qui sont devenues vendeuses en pâtisserie pour moins que ça.

Moi, en revanche, j'avais le spleen. Je voulais une maison comme mes copines. Avec une entrée, une salle à manger et un salon. Des appétits de petite-bourgeoise ? Ben oui.

Extrait de la publication

Je voulais une vraie maison. Avec des tapis, des tableaux, des cendriers posés au bon endroit, une fenêtre qui s'ouvre dans le bon sens sur une belle vue, pas sur le fond d'un fournil. Non, je ne vais pas vous faire le coup du misérabilisme. N'empêche. À chacun sa madeleine. La mienne, cher Marcel, moi j'ai plutôt envie de la recracher.

De ce manque est sûrement née ma passion quasi-névrotique. L'impression qu'il ne peut rien m'arriver de méchant ni de mauvais quand mes quatre murs ont été ou peints ou tapissés, en tout cas qu'ils sont faits pour me réjouir la vue.

Mais parlons de ce virus terrible, ce désir fou qui vous tenaille au point d'affirmer : « Un jour, j'aurai une maison. »

Il y en a qui en guérissent après avoir élevé des cabanes à base de couvertures et de caisses en carton, et d'autres qui développent cette maladie jusqu'à des âges normalement très raisonnables. Chez moi, les symptômes ont persévéré.

Oui, je l'avoue, je me suis toujours arrêtée net – alors que je n'ai absolument pas l'intention de déménager – devant les vitrines d'agences immobilières, avec l'espoir d'y dénicher quatre murs pour le prix d'un seul.

Oui, je l'avoue, quand j'ouvre un magazine, les pages sur lesquelles je me précipite d'abord

sont celles de la fin pour saliver en décryptant les légendes des photos des : mais. pitt. prov. à retap. Vue. Idéal. Trav. à prévoir.

Oui, je l'avoue, à l'hôtel, je suis de ceux qui, bien avant de vider leurs valises, rampent sur la moquette pour admirer l'astucieux camouflage du siphon, font marcher les portes coulissantes pour voir si ça glisse, vérifient le lissé des joints de carrelage et étudient le circuit des interrupteurs.

Oui, je l'avoue, je fais partie de ces individus sournois qui louchent chez les gens quand la voie ferrée longe des immeubles. (De nuit, c'est encore mieux. Surtout s'ils ont eu la courtoisie de laisser leurs volets ouverts.)

Oui, je l'avoue, quand je regarde une pub à la télévision, je serais bien incapable de citer la marque du produit mais je remarque le volume et la couleur du loft derrière la dame toute nue qui mange son yaourt.

Oui, je l'avoue, j'ai visité les châteaux de la Loire, uniquement préoccupée par des réflexions du genre : « même aujourd'hui, ça serait impossible à chauffer » ou « avec un spot dirigé sur les voûtes, et une mezzanine tout autour, ça peut faire un truc sympa pour un couple sans enfant ».

Bref si, vous aussi, vous présentez tous ces symptômes, votre cas est clair : tout comme moi, vous êtes un(e) timbré(e) des maisons.

Extrait de la publication

Votre passion est toxique.

Pour vous mais aussi pour vos proches. Parce que comme toutes les passions, cette fatale attirance provoque plus de sensations de manque que de bonheur.

Sans compter que l'amoureux de maisons est en perpétuel état d'adultère. Qu'au cours d'une promenade, il frôle du regard une masure inconnue et il est déjà prêt à toutes les infidélités. Tout comme l'homme à femmes qui – contrairement à ce qu'on pense – n'a pas pour unique cible la créature de rêve, l'amateur de maison porte un regard bienveillant sur des bicoques qu'un œil moins exercé ne distinguerait jamais.

Le fou de maisons ne fantasme pas uniquement sur les châteaux et autres folies du XVIIe. Présentez-lui une maison à l'allure ingrate, pour peu qu'elle affiche une fenêtre ronde, un petit escalier vermoulu ou un décrochement mural amusant, il la trouvera « intéressante ».

Un peu comme un monsieur à qui on soulignerait que sa dulcinée est moche, grosse et vieille et qui rétorquerait « Certes, mais elle a de très jolies oreilles. » En fait, ce n'est pas la maison elle-même qui intéresse l'amateur de maisons. Comme pour la pâte à crêpe, c'est ce qu'il en fera ensuite qui l'émeut. Offrez-la-lui toute neuve, finie dans ses moindres détails, il sera très embêté. Elle ne l'intéressera pas le moins du monde.

Il existe pourtant des gens à qui cette passion est totalement étrangère. Qui ne la comprennent pas. Des gens qui ne voient pas la nécessité – du moment qu'ils ont le confort – de se plonger dans des hésitations abyssales du type : blanc cassé, blanc pur ou coquille d'œuf sur les portes intérieures du placard de rangement de l'entrée ? Laquées, mates ou simplement satinées ?

Posez-les dans un nouvel appartement. Ils vont y ranger gentiment leurs meubles, se contentant des placards existants du moment que ça ferme, d'une prise de courant par pièce – même s'il faut ramper pour y brancher un sèche-cheveux – trouvant le tout très bienveillant une fois qu'ils ont accroché, à n'importe quelle tringle laissée par un locataire précédent étourdi, un rideau trop court.

Vous me direz, ce n'est pas qu'ils ne s'intéressent pas à leur maison, c'est qu'ils n'ont pas les moyens. Erreur. J'ai connu de superbes appartements qui se déglinguent, faute de soins. Où on se contente de traîner dans un coin du séjour un canapé flanqué d'un bouquet de glaïeuls empalés tout droit dans un vase. Tout juste si on a pris la peine d'ôter le Cellophane d'emballage. Des maisons hostiles, sinistres et fatiguées où personne ne s'est levé le derrière pour rajeunir d'un petit coup de blanc des murs comme épluchés par les générations successives.

Extrait de la publication

Donc, et malheureusement pour moi, j'appartiens à la catégorie des malades de maisons. Je les aime. Je les aime à la folie.

Cependant, après avoir été plongée dans la consternation (parce que cette folie engendre un sentiment de frustration inéluctable, à moins que vous n'épousiez un rejeton Bouygues), je suis en mesure aujourd'hui de trouver des excuses à cette pathologie douteuse.

Certes, j'ai été influencée comme tout un chacun par le monde dans lequel je vis et je pourrais me contenter de vous asséner un alibi très pratiqué aujourd'hui : « C'est la faute à la société, quoi. »

Voilà, un argument de poids, vous en conviendrez.

Oui, c'est la faute de tous ces magazines de décoration que la société de consommation m'inflige qui m'exhibent en photos des petits intérieurs somptueux, et m'acculent – dans des moments de fièvre confuse – à me demander au nom de quoi, dans une époque où tout le monde croit pouvoir être ministre, star ou champion de patinette, je n'aurais pas, moi aussi, le droit, de poser mon derrière dans une maison de rêve ?

Même si dans la plupart des cas, on m'invite à des rêveries absurdes. Jetez l'œil sur tel reportage. Avez-vous vraiment envie de vivre dans une « usine retapée » rien qu'en repeignant les

Extrait de la publication

canalisations en rose bonbon ou en faisant trôner au milieu du « loft » une varlope à lame rouillée montée en lampe design ? Pourquoi toutes ces maisons sans radiateurs ? (parce que trop laids à photographier) ; ces salles de bains aux dimensions de bains turcs, ces pseudo-cuisines où personne n'a jamais fait cuire un paquet de nouilles, ces chambres d'enfants où on n'écrase pas un Lego en allant du lit au bureau, ces lustres à bougies dans des maisons où « le maître de maison » (dixit les magazines) doit circuler à tâtons puisque jamais on ne voit une prise électrique encombrer un mur ?

Pourtant, le doigt rêveusement arrêté sur l'une de ces pages glacées qui embrasent mon imagination, j'en viens, dans une de mes crises les plus aiguës, à me dire qu'après tout, je pourrais me contenter de passer ma vie là, nichée au creux de ce canapé si doux (avec le plaid beige mousseux, négligemment jeté à côté sur un tabouret de Stark) à contempler la boiserie d'en face où sont accrochés mes éventuels ancêtres peints par Matisse.

L'éternité ne suffirait pas à me rassasier d'un tel bonheur. J'ai omis un détail capital sur la photo : sur le guéridon, le service à thé en argent 1930 et les tartines, au cas où j'aurais une petite faim. L'éternité c'est long pour de vrai.

Extrait de la publication

Un squatt pour faire des teufs 207
« La galère » : villa à louer 219
Le pire : faut amortir 229
J'ai descendu dans mon jardin 237
Mais passez donc nous voir cet été 247
Comment être sûr de divorcer ou de
se fâcher avec sa famille 253
Un vrai cauchemar 263

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer en juin 2000
sur presse Cameron
par ***Bussière Camedan Imprimeries***
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour les éditions Flammarion

— N° d'édit. : FF725805. — N° d'imp. : 002773/1. —
Dépôt légal : février 2000.

Imprimé en France

Extrait de la publication